

— Comme vous voudrez et quand vous voudrez. Je suis absolument à vos ordres.

Le comte et le prince descendirent au jardin, accompagnés de quatre témoins et suivis de domestiques portant des flambeaux pour éclairer les deux adversaires. Ils mirent habit bas sur la pelouse qui faisait face à l'habitation, et le combat s'engagea. Pierre de Courtenay et le comte de Lauraguais étaient, comme tireurs, à peu près d'égale force. Seulement, le prince avait sur son adversaire l'immense avantage de conserver tout son sang-froid, tandis que la colère trop longtemps contenue de M. de Lauraguais l'aveuglait et faisait trembler ses muscles et ses nerfs. Après quelques passes, l'épée de M. de Courtenay traversa de part en part l'avant-bras du comte, qui laissa tomber son arme et perdit connaissance.

— Ce pauvre comte ! fit Marcel, qui de l'une des fenêtres de la salle à manger avait assisté au duel en compagnie d'autres convives, et qui faisait les vœux les plus ardents pour le prince de Courtenay, ce pauvre comte ! . . .

— Ah ! bah ! il ne faut pas trop le plaindre . . . ça lui tiendra lieu d'une saignée ! . . .

VIII

CONVERSATION

Il était près de trois heures du matin quand la voiture du prince de Courtenay s'arrêta, rue Saint-Honoré, devant la maison qu'habitait la famille Lollier. Marcel en descendit. Il serra une dernière fois la main du prince, et il s'engagea dans l'allée. Aucun des Lollier n'était couché. L'absence inexplicable de Marcel, garçon rangé et fort régulier dans ses habitudes, plongeait tout le monde dans le désespoir. Quand on le vit paraître, un cri de joie et de soulagement s'échappa de toutes les poitrines. Les premiers moments une fois passés, l'étrangeté de ses vêtements attira les regards et fixa l'attention. Comment pouvait-il se faire, en effet, que le jeune apprenti imprimeur se fut ainsi métamorphosé en page de cour du roi Louis XIII ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Ces questions furent formulées par une demi-douzaine de bouches à la fois.

— Cela veut dire petite sœur, fit-il en s'adressant à Nanette, que désormais tu peux aller au Palais-Royal tant qu'il te plaira, et que tu n'as plus rien à redouter du vilain comte de Lauraguais . . .

— Raconte vite . . . nous écoutons . . .

Marcel commença, en effet, et mena à bien le récit de son aventure, récit coupé vingt fois par des exclamations qu'on devine. La burlesque déconvenue du comte de Lauraguais apprêtait à rire à tout le monde. Mais Nanette était devenue bien pâle en apprenant que le prince de Courtenay s'était battu pour elle ! . . .

Quelques semaines après les scènes auxquelles nous venons de faire assister nos lecteurs, le comte de La Châtre causait avec Nanette dans le jardin du Palais-Royal. Il était en train de lui débiter mille galantries sans conséquence, que la jolie bouquetière écoutait en riant. Le marquis de Louvois s'approcha d'eux, et, après avoir échangé un salut avec les deux interlocuteurs, il s'adressa à M. de La Châtre.

— Comte, dit-il sais-tu la nouvelle ?

— Cela dépend. Voyons, qu'est-ce ?

— Eh bien ! notre ami commun, ce pauvre Courtenay est fou ! . . .

— Je l'ai vu hier au soir, il avait tout son bon sens.

— L'accès ne s'est déclaré que ce matin !

— Et, à quel propos ?

— A propos de mariage.

Nanette devint plus rouge que les œillets de sa corbeille.

— Quelle est cette raillerie ? demanda la Châtre.

— Il n'y a pas de raillerie et rien au monde n'est plus sérieux. On propose à Pierre un des plus beaux partis de France, un grand nom et huit cent mille livres de rentes, et il refuse . . .

— La personne à marier est peut-être vieille et laide ? . . .

— Tu vas en juger. C'est mademoiselle de Craon.

— Charmante ! dix-huit ans ! et des yeux . . . presque aussi beaux que ceux de Nanette ! . . .

— Eh bien ! qu'en dis-tu ?